

Géographie
et cultures

Géographie et cultures

88 | 2013
Varia

Des îles aux Amériques et aux planètes

Petit voyage en représentations spatiales

From islands to the Americas and to planets: a small journey into spatial representations

André MÉTRAL



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/3007>

DOI : 10.4000/gc.3007

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2013

Pagination : 135-148

ISBN : 978-2-343-04336-4

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

André MÉTRAL, « Des îles aux Amériques et aux planètes », *Géographie et cultures* [En ligne], 88 | 2013, mis en ligne le 16 juillet 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gc/3007> ; DOI : 10.4000/gc.3007

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Des îles aux Amériques et aux planètes

Petit voyage en représentations spatiales

From islands to the Americas and to planets: a small journey into spatial representations

André MÉTRAL

- 1 Il existe deux manières d'aborder les liens qui unissent la géographie et la culture. La première fait de la culture, définie par exemple comme « ce tout complexe qui comprend la connaissance, les croyances, l'art, la morale, le droit, les coutumes et les autres capacités ou habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société » (Tylor, 1871, p. 1), une lunette que le géographe appliquera pour décrire des aires culturelles différentes dans une démarche comparative. Il pratique dans ce cas une « géographie des cultures ». La seconde manière à l'inverse, fait référence à ce qui serait une « culture de la géographie » : la géographie devient un objet pour une culture définie en tant qu'un « système de significations que les membres d'un groupe connaissent et utilisent dans leurs interactions », (Badie, 1983, Geertz, 1973), bref un code, un langage qui se superpose à la langue commune. La culture de la géographie pourrait alors être définie comme la manière dont une société se représente l'espace, en premier lieu à partir d'un savoir accumulé scolaire et universitaire, qui prend l'espace comme objet, et qui vise à sa représentation au moyen d'un appareillage conceptuel et cartographique. Mais, au-delà de ces connaissances académiques, inégalement partagées au sein d'une société, celle-ci diffuse dans sa pratique quotidienne du langage un certain nombre de représentations spontanées, non scientifiques de l'espace et des concepts mêmes de la géographie.
- 2 Cet ensemble de représentations forme-t-il un système et si oui, est-il unique ou pluriel ? Dans ce dernier cas, est-il lié à une classe sociale, à un groupe social, à un territoire ? En ce qui concerne ce dernier critère, il est probable que les systèmes de représentations de l'espace varient selon les aires culturelles, ce en quoi la seconde conception des liens entre géographie et culture rejoint la première : s'il s'avère que la représentation de l'espace diffère d'une aire culturelle à une autre, il en découle que la culture de la

géographie est conditionnée par la géographie des cultures. Mais une cartographie des différentes représentations de l'espace dépasse très largement l'objet de cet article.

- 3 Cependant, il est tout aussi probable que la mondialisation, porteuse d'uniformisation, ait abouti à constituer un plus petit dénominateur commun, un socle de représentations sociales de l'espace universellement acceptées malgré leur caractère formellement erroné, partiel, partial, en tout cas connoté. J'analyserai un nombre réduit de ces représentations, sans aucune prétention à l'exhaustivité ni même à la représentativité statistique. Ces quelques cas ont été choisis pour deux raisons : leur caractère particulièrement répandu dans la société leur confère une sorte d'« innocence » ; pourtant, et c'est la seconde raison, elles ne sont pas neutres. À l'insu le plus souvent des locuteurs, elles expriment un point de vue qui pourrait être au plan spatial l'équivalent d'un point de vue de classe au plan social, et ce, alors même qu'elles sont universellement véhiculées. Il est tentant d'établir ici une analogie entre ce mécanisme et la notion marxiste d'hégémonie par laquelle « les idées de la classe dominante deviennent les idées dominantes ».
- 4 Mon analyse sera donc centrée sur l'interprétation de ces représentations : quel est le message subliminal qu'elles délivrent, ce dernier exprime-t-il le point de vue d'un groupe social ou territorial particulier ? Si oui, exercent-elles une hégémonie dans le sens où leur usage se généraliserait bien au-delà des frontières de ce groupe ou de ce territoire et conduirait une majorité d'acteurs à défendre à leur insu un point de vue qui n'est pas le leur ?
- 5 Sans aucun *a priori* idéologique structuraliste, j'utiliserai l'appareillage conceptuel de la sémiologie de R. Barthes, qui définit la connotation comme un système de signification à double étage : à l'étage supérieur, un signe associe un signifiant à son signifié dans une relation de dénotation. Ce signe constitue lui-même, à l'étage inférieur, le signifiant d'un nouveau signifié dans le cadre d'une relation de connotation (Barthes, 1957). Cette connotation constitue en quelque sorte le message implicite, que l'on pourrait qualifier d'idéologique s'il était possible d'identifier de manière précise un groupe social dont il servirait les intérêts. Quoi qu'il en soit, ce message est bien véhiculé à l'insu de ses locuteurs. Les exemples qui vont suivre sont représentatifs d'une montée en puissance contemporaine (2012) qui se traduit par une généralisation de leur usage bien au-delà des quelques locuteurs qui auraient intérêt ou tout simplement qui adhéreraient consciemment au message véhiculé. Cela suppose une force de propagation dont il conviendra d'expliquer le mécanisme dans chacun de ces cas.
- 6 Dans ces exemples en outre, le système de la connotation passe par des figures de rhétorique qui sont toutes des cas particuliers de la synecdoque : « Trope qui permet de désigner quelque chose par un terme dont le sens inclut celui du terme propre ou est inclus par lui » (Dupriez, 1984). Cette définition prévoit donc les deux directions : la généralisation et la particularisation. Pierre Fontanier (1968) énumère de nombreuses variétés de synecdoques, que l'on peut classer en fonction de ce critère. Certaines variétés désignent un signifié général par un signifiant plus particulier : prendre la partie pour le tout (désigner un cheval par une « ganache »), la matière pour l'être (« Rome est dans les fers » signifiant que Rome est en esclavage) l'abstrait pour le concret. D'autres variétés peuvent fonctionner dans les deux directions : prendre le singulier pour le pluriel ou le pluriel pour le singulier, le genre pour l'espèce ou l'espèce pour le genre, un nom commun pour un nom propre ou l'inverse.

- 7 On peut d'ores et déjà citer quelques exemples de représentations spatiales de la catégorie particularisante, par laquelle on prend la partie pour le tout : c'est le cas lorsqu'on désigne les Pays-Bas par la Hollande, la Grande Bretagne ou le Royaume Uni par l'Angleterre, ou lorsqu'on désignait l'URSS par la Russie. Signifié et signifiant étant ainsi posés dans chacun de ces cas, on peut s'attarder à titre d'exercice préliminaire sur l'analyse de la connotation. Dans les deux derniers exemples, il est plausible de discerner la dénonciation d'un impérialisme, le message étant : « On vous dit que ce territoire s'appelle le Royaume-Uni ou l'URSS, mais derrière ces unions de façade, un seul pays, le plus puissant, contrôle l'ensemble ». Ajoutons dans le dernier cas l'influence probable d'un anticommunisme qui se déclinait selon les locuteurs en deux versions : dans sa version libertaire, le refus d'utiliser le signifiant URSS visait à dénier à ce territoire le caractère tant socialiste que soviétique ; dans une version libérale, ce même refus avait valeur de refoulement : « puisque le caractère socialiste de cet objet nous indispose, cachons-le à nos propres yeux et continuons à voir derrière lui la Russie que nous aimions ».
- 8 Je voudrais m'attarder sur d'autres illustrations dont l'enjeu est plus actuel, et dont la généralisation, à la différence des cas qui viennent d'être évoqués, constitue une propriété rhétorique commune : on y désigne toujours le particulier par le général. J'en distinguerai trois catégories, construites en fonction du message connoté qu'elles délivrent.
- 9 Dans la première de ces catégories, la généralisation contribue à la négation d'une identité territoriale. Le message délivré pourrait ainsi s'exprimer : « Peu importe où les choses se passent », et ce – soit dit en passant – à l'encontre de la vocation même du géographe, lequel s'ingénie au contraire à cartographier, identifier, nommer des portions d'espace. Lorsqu'un touriste de l'hémisphère nord déclare se rendre dans « les îles », lorsqu'une agence de voyages évoque « les îles » dans son enseigne ou dans l'éventail de son offre, lorsqu'un disquaire présente dans sa classification la catégorie « musique des îles », qui laisse aussi songeur que « musique du monde », il s'agit bien d'une généralisation : on se doute que l'île d'Angleterre, par exemple, n'appartient pas à l'ensemble signifié. Une partie (les îles « ensoleillées » de l'hémisphère sud) est désignée par le tout (l'ensemble des îles). Plus précisément, cette synecdoque est de la variété des antonomases : on substitue un nom commun (île) à un nom propre (par exemple La Réunion) qui désignerait l'île particulière dont on parle.
- 10 Le choix des noms des enseignes professionnelles constitue un matériau précieux tant pour la mise en évidence de cette représentation que pour son interprétation. En effet, il révèle à la fois la représentation du professionnel qui a choisi ce nom, cette raison sociale, cette vitrine, et renseigne en même temps sur celle du public auquel il s'adresse. L'interrogation de l'annuaire *Les pages jaunes*¹ à partir du critère « les îles » révèle la liste des professionnels qui se signalent au public par l'évocation de l'insularité. Pour la seule ville de Paris, si l'on ôte les 646 réponses qui font référence à l'Île-de-France, les 19 références explicites aux îles parisiennes sises sur la Seine, principalement mais pas seulement² l'Île Saint Louis, (citée 15 fois) la dizaine d'allusions à ces mêmes îles, et enfin les 45 dénominations qui comprennent le mot « île » de manière purement métaphorique³, il reste 18 références à une ou des îles déterminées non parisiennes. En effet, les îles parisiennes sont « hors sujet » dans la mesure où le choix d'une telle référence pour dénommer son enseigne est davantage motivé par la proximité que par l'objet de l'entreprise. Ce sont les îles de l'océan indien qui se taillent la part du lion, avec 9 cas,

dont 5 font référence à l'île Maurice et 4 à La Réunion. Les autres cas concernent à parts presque égales les Antilles (3 occurrences dont 2 concernent la Guadeloupe), l'océan Pacifique (2 cas), l'Europe méditerranéenne (2 cas concernant les îles grecques en général et la Crète en particulier) et, enfin, l'Europe du Nord pour 2 occurrences (Wight et Belle-Île en mer). Face à ces références précises, qui par conséquent, affirment une identité propre à l'encontre de mon hypothèse, il demeure 15 cas, donc presque autant, qui mentionnent « les îles » de manière indéterminée. On trouve parmi eux 4 enseignes concernant la restauration⁴, une boulangerie-pâtisserie⁵, 2 parfumeries⁶, une enseigne de commerce de gros⁷ et, enfin, 7 agences de voyage⁸. Ce sont donc ces dernières qui comptent le plus dans cette énumération, et ce n'est guère étonnant, leur but étant de séduire une clientèle en partance, qui se définit beaucoup plus souvent par ce qu'elle veut quitter en voyageant, que par ce qu'elle veut atteindre. L'adage « Peu importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse » pourrait être ainsi adapté pour préciser la connotation de cette représentation : « Peu importe l'île, pourvu qu'il y ait du soleil et de l'eau », le second élément se trouvant de toute façon garanti par la notion même d'insularité. Le contexte de cette représentation fait partie de sa définition : le locuteur ne fait pas référence à son espace vécu, mais à l'espace des autres, dont la spécificité peut être ainsi niée en raison même de cette altérité. Ce mécanisme d'indifférenciation de tout ce qui est lointain, géographiquement, culturellement, socialement, est une variété de cet ethnocentrisme, qui a conduit dans l'histoire à considérer tour à tour les colonies, le « tiers-monde », ou la « périphérie », comme un « ensemble mou et indifférencié » (Judet, Courlet, 1986).

- 11 Ce point de vue est-il cependant pris en charge par les habitants du « Sud » et des îles en question ? Un seul indice pour répondre à cette trop vaste question dans le cadre de cette recherche : il concerne les enseignes de la restauration, dont il est frappant de constater que, à l'exception d'un seul cas, celles qui contiennent l'évocation des îles de manière indéterminée n'affichent aucune identité gastronomique précise. À l'inverse, les restaurateurs originaires de ces îles touristiques affichent clairement leur culture à travers leur gastronomie sans jamais se contenter dans leur enseigne de la vague évocation « des îles »⁹. Cela laisse entendre que cette représentation n'est pas autochtone, mais qu'elle signale le seul regard du « Nord » en direction du « Sud »¹⁰. Il faudrait ajouter que le trope de l'insularité est indissociable de l'éloignement. On n'imagine pas un habitant de la Guadeloupe feindre l'ignorance au point de ne pas nommer son territoire autrement que par son nom propre. Par conséquent, si le point de vue exprimé peut ici être assez clairement identifié, il ne semble pas que le mécanisme de l'hégémonie fonctionne très bien dans ce cas.
- 12 À l'inverse de cette négation de l'identité territoriale par le renvoi à une insularité en soi, le message délivré dans la seconde catégorie de généralisation est affirmatif ; il consiste, selon les locuteurs, à revendiquer ou à reconnaître une domination.
- 13 Lorsqu'on appelle « Hollandais » un habitant des Pays-Bas, on désigne un ensemble par une partie de cet ensemble. À l'inverse, quand on désigne un habitant des États-Unis comme étant un « Américain », on désigne la partie (les États-Unis d'Amérique) par le tout (l'ensemble du continent américain). Le message délivré est polysémique. Dans la bouche ou sous la plume d'un citoyen des États-Unis il peut signifier : « Je voudrais que mon pays domine l'ensemble du continent américain » ou bien : « Je reconnais que mon pays, de par son influence culturelle et son poids économique, domine l'ensemble du continent américain ». La reconnaissance peut être vécue sur le mode de la fierté ou du

regret. Dans la bouche ou sous la plume d'un citoyen d'une autre partie du monde elle signale plus ou moins consciemment l'acceptation d'une telle domination – « dont acte » – ou sa dénonciation anti-impérialiste sous le mode de l'ironie : « vous voyez bien ». Les locuteurs se réclamant d'une théorie léniniste ou post léniniste semblent ainsi affirmer « que cette puissance est bien un empire puisque le langage commun trahit son extension à l'échelle du continent ».

- 14 La puissance inégalée de cette représentation tient en partie au fait, il faut bien le reconnaître, qu'il n'existe que peu d'alternatives commodées à l'oreille au mot « Américain ». Échapper aux périphrases encombrantes (« citoyen des États-Unis d'Amérique ») implique inévitablement le terme « états-unien » auquel il manque la force évocatrice élémentaire requise, de celles qui font apparaître, dès leur prononciation, une carte géographique à l'esprit. Tout se passe comme si la désignation d'un territoire exigeait sur le plan des mots une force évocatrice particulière et ne pouvait se contenter d'un signifiant institutionnel, anonyme et interchangeable. En effet, il pourrait exister des États unis ailleurs qu'en Amérique, et il semble important, surtout pour un citoyen « américain », de ne pas confondre l'union à laquelle il appartient avec toutes les autres.
- 15 Cependant, si la langue ou la plume peinent et renâclent devant l'adjectif, on comprend beaucoup moins leurs réticences au substantif « États-Unis » qui a largement été consacré par la langue. Dans ces conditions, il est plausible de penser que l'usage répété du substantif « Amérique » à la place de « États-Unis » connote chez un locuteur une intention d'exaltation du pays où il est né (groupe d'appartenance) ou bien auquel il s'identifie (groupe de référence) si jamais il n'en est pas ressortissant. « *America is back!* » est un slogan qui marque l'arrivée au pouvoir de R. Reagan en 1980 dans un contexte vécu par de nombreux « Américains », du moins par ceux d'entre eux qui l'avaient porté au pouvoir, comme celui de la fierté retrouvée après une décennie considérée comme celle du déclin de leur pays. « Ce pays est si grand » semble proclamer le locuteur, (ressortissant ou non), qu'il s'étend à l'ensemble du continent américain. Glissement de sens, confusion entretenue entre l'étendue géographique dénotée par cet adjectif et la grandeur morale qu'il connote.
- 16 Les archives médiatiques constituent des documents partiels mais privilégiés pour observer la diffusion d'une représentation. Cette ébauche de recherche prend appui sur l'observation du quotidien *Le Monde*¹¹, matériau certes réduit, parti pris que l'on dira arbitraire. Je fais cependant l'hypothèse que le choix des mots dans une telle publication ne peut ignorer les attentes de son lectorat, que celui-ci possède un niveau d'instruction plutôt supérieur à la moyenne et que s'il accepte, voire réclame, l'usage de telle ou telle représentation, c'est que cette dernière connaît une diffusion large, dont les raisons dépassent très largement le manque de « culture » au sens académique. C'est ainsi que, en une année, entre le 15 août 2011 et le 14 août 2012, le substantif « Amérique » a été utilisé 109 fois dans des titres issus de cette publication et seulement 46 fois pour désigner le continent américain (rarement dans sa totalité, le caractère partiel étant précisé par l'emploi de l'adjectif « latine » ou du complément « du Sud » et plus rarement « du Nord »). Dans 63 cas, le mot désignait en réalité le territoire des seuls États-Unis d'Amérique. Citons parmi les titres les moins ambigus : « Le déclin moral de l'Amérique » (22 avril 2012) ; « Dans l'Amérique surarmée où il est permis de tuer » (6 avril 2012) ; « Une bombe entre Israël et l'Amérique » (9 mars 2012) ; « L'Amérique commémore le 11 septembre » (11 septembre 2011) ; « La croisade de l'Amérique contre l'“axe du mal” » (8 septembre 2011).

- 17 Il n'y a pas toujours contresens dans l'emploi du substantif. Il en est ainsi en particulier lorsqu'il est utilisé en tant que complément de lieu. Par exemple, seule la lecture du texte intitulé : « Gaz : pschitt en Amérique, boom en Asie » (18 mars 2012) permet de comprendre que le territoire visé est bien celui des États-Unis. Pour autant, nul ne peut nier que les États-Unis appartiennent à l'Amérique, ce qui confère au titre une pertinence formelle indéniable dans son imprécision. Il en est de même pour : « Tintin, presque rien en Amérique » (22 octobre 2011) ou encore : « Les nouvelles frontières de l'or noir en Amérique » (18 juillet 2012).
- 18 En revanche, le contresens est indéniable dans les titres qui suivent : « Barak Obama : "L'Amérique reste la nation indispensable au monde" » (26 janvier 2012) ou bien encore : « Ben Laden, secret de famille de l'Amérique » (9 septembre 2011). Dans le premier cas, le locuteur est un président des États-Unis qu'il est difficile de soupçonner de visées impérialistes. Le second article reproduit un point de vue publié dès le 15 octobre 2001, celui de l'écrivain Roy Arundhati, traduit de l'anglais par Frédéric Maurin, concernant la réaction des États-Unis aux attentats du 11 septembre 2001. « Mais qui est vraiment Oussama Ben Laden ? », s'interrogeait alors cet auteur. Il répondait en substance : « ... C'est le secret de famille de l'Amérique. Le double noir de son président... Le rejeton d'un monde ravagé par la politique étrangère de l'Amérique... ». En bref, Roy Arundhati s'oppose alors farouchement à la politique de Georges Bush en Afghanistan, dénoncée pour son arrogance, la méconnaissance du terrain dont elle témoigne, etc. En même temps, il véhicule une représentation dont la connotation relève exactement de ce qu'il dénonce. La mise en évidence de cette apparente contradiction n'a aucune visée morale. Elle vise seulement à montrer, à partir de cet exemple, que les représentations de l'espace dont il est question dans cet article relèvent bien d'un code, si solidement ancré que des locuteurs peuvent véhiculer malgré eux les messages connotés.
- 19 Le mécanisme de l'hégémonie fonctionne donc ici à plein puisque la représentation « américaine » est utilisée non seulement au-delà des frontières des États-Unis, mais par ceux-là mêmes qui par ailleurs dénoncent précisément le caractère hégémonique de la politique de ce pays¹². Qu'il s'agisse de nier une identité, comme dans la première catégorie de généralisation retenue, ou qu'il s'agisse au contraire d'en affirmer une autre, comme dans le cas de la seconde catégorie, le message semble du moins univoque. Ce n'est pas le cas de la troisième catégorie de généralisation. Le signe qui l'illustre est composé du signifiant « planète » attribué au signifié « Terre ». La « Terre » ne constituant qu'une des neuf planètes que compte le système solaire, nous avons affaire ici à une synecdoque relevant de l'espèce des généralisations (on désigne la partie par le tout) et de la variété des antonomases (on utilise un nom commun à la place du nom propre). Pour évaluer la diffusion de cette représentation à travers le prisme médiatique, je me reposerai une fois de plus, pour des raisons qui n'ont pas changé¹³, sur l'observation du quotidien *Le Monde*. En 1987, le mot « planète » est revenu 47 fois dans les titres (ou sous-titres ou « chapeaux ») des articles de ce journal et en 2011, 136 fois. Entre ces deux années, le nombre d'occurrences a oscillé de 44 en 1992 à 154 en 1994. A ces données statistiques on pourrait ajouter quelques indices anecdotiques : le même quotidien a intitulé « planète » sa rubrique traitant des questions d'environnement ; on a nommé « Planète » une chaîne de télévision thématique¹⁴ ; on note la présence du mot dans le titre d'au moins une autre chaîne de télévision (« Planète Thalassa »¹⁵) ou d'émissions (« Planète chaude » de France 3¹⁶, « Sale temps pour la planète » de France 5, « Un œil

sur la planète » de France 2¹⁷, « Planète des hommes » de France 5, « Planète investigation » de France Ô¹⁸). Cette liste n'est pas exhaustive.

- 20 Pour mieux interpréter ce foisonnement, il y a lieu d'établir une distinction entre les emplois « propres » du signifiant « planète » (« une » planète) et ses emplois comme synecdoque (« la » planète). Les premiers recouvrent trois cas :

- Dans le premier cas, l'emploi du substantif « planète » de manière indéfinie et indéterminée, permet de désigner une ou plusieurs planètes du système solaire. On pourrait nommer cet usage un usage « astronomique ». À titre d'exemples : « Les conquérants de la planète Terre », (15 août 1993) ; « Le télescope spatial Hubble observe ce qui pourrait être de la planète en formation » (20 décembre 1992), ou encore : « Découverte d'une planète à quatre soleils » (16 octobre 2012). Dans ces acceptions, s'il est question de la Terre, cela est précisé, sinon dans le titre, du moins dans le chapeau de l'article ou inversement. Ainsi le titre « L'espace proche de la Terre est une poubelle de débris » (23 novembre 2002) ouvre sur : « 45 ans d'activités spatiales ont ceinturé la planète de millions d'objets,... » ; tandis que « La Terre en danger » (7 juin 2002) est suivi de : « ... les choix politiques...seront déterminants pour l'avenir de la planète. » Il est frappant de constater que cette acception première du mot est minoritaire puisqu'elle n'apparaît que dans 4 occurrences sur 39 en 2012, 20 sur 136 en 2011, 4 sur 154 en 1994, et 7 sur 44 en 1992.
- Le deuxième cas concerne l'emploi de l'adjectif « planétaire » (« Les dangers de l'égoïsme planétaire », 17 novembre 1992), de manière assez marginale, puisque jamais en 2012, 13 fois en 2002, 6 fois en 1992...
- Le troisième cas présente le substantif « planète » mais dans une signification qui est précisée à l'aide d'un adjectif épithète ou possessif, d'un complément de nom ou d'un article indéfini. Souvent, cette détermination vise à alimenter une métaphore. Citons : « la planète financière » (en sous-titres d'articles consacrés à la Bourse) ; « La manifestation du 16 janvier pour la défense de l'école publique. La réaction dans des établissements catholiques bretons : On vit sur une autre planète » (18 janvier 1994). Mais il faut souligner que cette catégorie comprend également les cas où le mot retrouve son sens propre grâce à un qualificatif ou à une apposition comme dans l'*incipit* : « Le premier Sommet planète Terre... » (24 mai 1992) ou grâce au possessif, comme dans « Lancement de l'opération "1000 défis pour ma planète" » (7 octobre 1993) » ou encore dans « Au large du Costa Rica, une mission... va forer l'écorce..., témoins de l'histoire géologique de notre planète... », (en sous-titre de « Voyage vers le manteau de la Terre, dans la croûte océanique du Pacifique », 16 avril 2011). Le possessif sert à exprimer un sentiment d'appartenance à la planète Terre autant que d'appropriation. À l'encontre de la tradition juridique latine qui associe à la propriété le droit de détruire (*abusus*), le possessif constitue ici un appel à la protection et à la retenue dans l'usage de ce bien unique : « nous n'avons qu'une planète ».

- 21 Quant aux utilisations comme synecdoque du signifiant « planète », lesquelles visent, avec l'article défini et singulier, à désigner implicitement la seule planète Terre, il convient d'en relativiser l'importance en mettant à part la chronique de télévision consacrée à la chaîne « Planète », qui en gonfle artificiellement le chiffre, spécialement en 1993 et 1994. Les autres utilisations peuvent concerner la thématique environnementale, avec une part significative mais non exclusive réservée aux commentaires des sommets de Rio (1992), Johannesburg (2002) et Durban (2012). Par exemple : « La Fête de la planète à Paris... » (9 juin 1992) ; « Supplément : La conférence de Rio sur l'environnement. La planète en majesté » (2 juin 1992). Ajoutons, pour les années plus récentes : « Soutenir la planète » (3 septembre 2002), « Nourrir la planète : le pari des "agro-écosystèmes" » (24 août 2011),

enfin : « Novembre est le 333^e mois consécutif de surchauffe de la planète » (21 décembre 2012).

- 22 La fréquence de cette dernière utilisation en tant que synecdoque passe de 19 cas sur 44 en 1992 à 14 sur 154 en 1994 et à 50 sur 136 en 2011. Sa part explose en 2012 avec 24 occurrences sur un total de 39. Il est vrai que 2012 marque un anniversaire célébré en tant que tel, comme l'illustre le titre suivant : « À la veille de Rio+20, nouveau cri d'alarme sur l'état de la planète » (6 juin 2012). Ceci explique peut-être cela.
- 23 Ce qui rend l'étude de cette synecdoque particulièrement digne d'intérêt, c'est que son usage répété a de quoi étonner par son caractère *a priori* paradoxal : le contexte de son emploi fait toujours référence à une volonté de protection écologique de la Terre, alors même que la forme de l'élocution de cette volonté, à travers l'usage du nom commun « planète » en lieu et place du nom propre « Terre », exerce un effet de banalisation de cette même planète. Cette manie verbale serait-elle un lapsus, qui révélerait derrière les discours alarmistes une véritable indifférence au sort de la Terre ?
- 24 Avant de conclure de manière si hâtive, il est certainement nécessaire d'aller plus loin dans le travail d'interprétation de ce trope.
- 25 En effet, l'antonimase n'est pas toujours synonyme de banalisation, comme l'atteste le contre-exemple du « journal » de province, jamais nommé par son titre propre, en raison même de l'attachement qu'on lui voue jusqu'à l'exclusivité.
- 26 Mon hypothèse d'interprétation est que le message ici délivré serait un message d'humilité, à l'opposé de l'orgueil prométhéen qui est censé avoir mis cette planète en danger. Une conception radicale de l'écologie¹⁹ « met la nature et non l'homme au centre et n'accorde aucune priorité à l'humain dans la défense des droits des espèces vivantes »²⁰. Par analogie, il en découle que la Terre, patrie de l'Humanité, n'est qu'une planète parmi d'autres. Présentée de loin, comme à travers un télescope, perdue parmi la multitude des étoiles, la « planète » fait peur, – on s'y sent à l'étroit – là où la « Terre » rassure. Or, il ne s'agit surtout pas de rassurer, mais au contraire de surprendre, d'attirer l'attention de tous, car le danger est imminent.
- 27 L'histoire même de cette représentation peut venir à l'appui de mon interprétation. En effet, il est – cas suffisamment rare pour être signalé – possible de dater son origine à l'année 1992. Cette année-là, à la conférence de Rio, est ainsi défini le concept d'« empreinte écologique ».

« L'empreinte écologique est la surface correspondante de terre productive et d'éco-systèmes aquatiques nécessaires pour la production des ressources utilisées et l'assimilation des déchets produits par une population définie à un niveau de vie spécifié, là où cette terre se trouve sur la planète » (M. Wackernagel, 1992).
- 28 La notion fut approfondie (Wackernagel, Rees, 1995, 1999) et popularisée par un certain nombre d'ONG, parmi lesquelles, outre le WWF (*World wide fund for nature*), figure en bonne place le réseau *Global Footprint Network*, lequel publie chaque année depuis 2003 un *Atlas de l'empreinte écologique*. Des formules à succès y font leur apparition, qui ne tarderont pas à devenir de véritables slogans :

« Un Français a besoin de 4,6 hag²¹ pour maintenir son niveau de vie. Si tout le monde consommait autant qu'un Français, il faudrait disposer de 2,5 planètes. Un Américain (sic) a environ besoin du double d'un Européen pour maintenir son niveau de vie (9 hag). Si tout le monde consommait comme un Américain, il faudrait disposer de 5 planètes » (*Global Footprint Network*, 2009).

- 29 Par le biais de ces analyses, la Terre, que l'on croyait jusqu'alors immense, se trouve ravalée au rang d'un point dans l'espace, que l'on peut multiplier par 1, 2 ou 3, une simple unité de mesure de la consommation énergétique. Il est temps de prendre soin de cette « planète », qui est fragile, petite, comparable à beaucoup d'autres, susceptible de disparaître comme bien des étoiles, et ce par opposition à l'unique et orgueilleuse Terre.
- 30 À l'inverse de la norme marxiste, il semble que le mécanisme de l'hégémonie fonctionne ici à l'envers ! En effet, tandis que, selon cette norme, les représentations idéologiques expriment un point de vue particulier tout en prétendant à l'universalité, dans ce dernier cas c'est l'intérêt objectif exprimé qui relève de l'universalité (il est de l'intérêt de tous les habitants de la « planète » que sa fragilité en soit reconnue et prise en charge), tandis que l'on peut s'interroger sur la portée de la diffusion du message, et se demander si la prise de conscience qu'il vise ne demeure pas cantonnée aux groupes sociaux les plus avertis et les plus instruits, et aux territoires les plus développés.
- 31 Une autre réponse est certes possible à la question de l'hégémonie de cette représentation. Elle serait fournie à l'aide de la notion d'« ingérence écologique » (Rossi, 2000), dont s'inspire par exemple une Sylvie Brunel (2011) lorsqu'elle dénonce la « mise en réserve de 14 % des terres arables africaines » sous forme de parcs naturels, au détriment, selon elle, de l'agriculture locale. Par le passé, le slogan « La Terre est à tous » a pu être utilisé pour justifier l'appropriation de ses ressources par la partie la plus développée de l'Humanité. En bref, la défense de la planète au nom de tous ses habitants pourrait cacher, selon cette interprétation, un véritable mécanisme d'hégémonie du « Nord » développé, qui imposerait encore aujourd'hui, sinon ses intérêts, du moins ses préoccupations, au « Sud » en voie de développement. Aujourd'hui, la planète à laquelle on proclame haut et fort son attachement reste si profondément divisée entre territoires riches et pauvres, entre pays émergents et pays anciennement industrialisés, entre ceux qui subissent les menaces et ceux qui en parlent, qu'elle demeure une abstraction commode. C'est peut-être là la véritable clef du succès de cette représentation.
- 32 Entre la négation d'une identité territoriale, entre l'affirmation-reconnaissance d'une domination continentale et, enfin l'expression de l'attachement à un territoire planétaire, il semble *a priori* n'exister aucun point commun. Certaines de ces représentations paraissent universellement partagées (l'Amérique) tandis que d'autres représentent le regard d'une portion de la « planète », le « Nord » sur une autre, le « Sud » (les îles, voire la « planète »). Certaines connaissent un ancrage d'autant plus solidement établi qu'il est ancien (l'Amérique encore), alors que d'autres (la planète) relèvent d'une histoire récente.
- 33 Au final, le mécanisme de l'hégémonie demeure le seul véritable fil conducteur entre ces représentations. Il resterait bien entendu à affiner cette recherche, afin de vérifier ce qui demeure ici un jeu d'hypothèses par un élargissement des illustrations à une plus grande diversité de médias, par un essai de quantification et par une recherche de corrélation entre types d'acteurs et types d'usage de ces trois illustrations de la rhétorique ou « art de l'éloquence ».

BIBLIOGRAPHIE

- BADIE Bertrand, *Culture et politique*, Paris, Économica, 1983.
- BAILLY Antoine, BEGUIN Hubert, *Introduction à la géographie humaine*, Paris, Armand Colin, 1982, 2001.
- BARTHES Roland, 1957, *Mythologies*, Paris, Le Seuil, coll. Pierres vives.
- BRUNEL Sylvie, 2011, « L'Afrique est-elle bien partie ? », *Sciences humaines*, n° 225, p. 28-33.
- COURLET Claude, JUDET Pierre, 1986, « Industrialisation et développement : la crise des paradigmes », *Tiers-Monde*, n° 107.
- DUPRIEZ Bernard, 1984, *Gradus, les procédés littéraires* [dictionnaire], Paris, Union générale d'éditions.
- FONTANIER Pierre, 1968, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion.
- GEERTZ Clifford, 1973, *The interpretation of cultures*, New York, Basic Books, p. 5.
- GLOBAL FOOTPRINT NETWORK, *Ecological footprint*, Atlas 2009.
- « Les pensées vertes », 2010, *Sciences humaines*, Les grands dossiers n° 19, p. 28-29.
- ROSSI Georges, 2000, *L'ingérence écologique. Environnement et développement rural du Nord au Sud*, CNRS éditions.
- RYMARSKI Christophe, 2010, « La longue marche de l'écologie », *Sciences humaines*, Les grands dossiers n° 19, p. 21-25.
- TYLOR Edward B., 1871, *La civilisation primitive* (trad. française), Reinwald, Paris, 1876-1878.
- WACKERNAGEL Mathis, 1992, *Ecological footprints and appropriated carrying capacity : what urban economics leaves out* [Empreinte écologique et capacité de charge appropriée : ce que la science économique urbaine laisse de côté], Université British Columbia de Vancouver, communication à la Conférence de Rio.
- WACKERNAGEL Mathis, REES William, TESTEMALE Phil, 1995, *Our ecological footprint: reducing human impact on the Earth*, New Society Publishers, coll. The new catalyst, Bioregional series.
- WACKERNAGEL Mathis, REES William, 1999, *Notre empreinte écologique*, Les éditions Écosociété, Montréal.

NOTES

1. www.pagesjaunes.fr
2. Les autres sont l'Île Seguin, l'Île de la Cité et l'Île de Bercy.
3. Par exemple les crêperies *L'Île au Blé noir* ou *L'Île aux Crêpes*, *l'Île du Bonheur*, *l'Île aux Trésors...*
4. *Comptoir des Îles*.
5. *Douceur des Îles*.
6. *Filles des Îles*.
7. *Négoce des Îles*.

8. *Îles du Monde, Îles et Voyages, Voyageurs dans les Îles*, etc.
 9. Exemples : À l'île Maurice, Restaurant Île de La Réunion, L'Îlet créole... D'autres enseignes se passent de toute évocation géographique.
 10. « Nord », « Sud », autres exemples de représentations qu'il conviendrait de questionner.
 11. Source : www.lemonde.fr
 12. Pourtant, d'autres exemples montrent que des peuples savent parfois refuser en bloc l'usage d'un terme dont ils contestent la connotation. C'est le cas de la ville de Jérusalem, désignée dans le monde arabo-musulman par « Al Qods » (ville sainte en arabe).
 13. Cf. supra, à propos de la précédente illustration.
 14. Lancée le 19 septembre 1988, par la Générale d'images.
 15. Lancée le 1^{er} novembre 2002 par l'éditeur Multithématiques et France Télévision.
 16. Qui n'a duré, il est vrai, que de janvier 1993 à août 1994.
 17. Lancée le 9 décembre 2002.
 18. Créée en octobre 2011.
 19. Représentée par exemple par Arne Naess (1912-2009).
 20. Cf. *Les grands dossiers de sciences humaines*, n° 19 « les pensées vertes », p. 28 : « Les sept familles de l'écologie » et p. 21 : « la longue marche de l'écologie » (Christophe Rymarski), sur la conception « impérialiste » de l'écologie, définie par l'historien Donald Worster comme considérant l'homme « comme un être mauvais et destructeur ».
 21. Hectares globaux.
-

RÉSUMÉS

La culture de la géographie – à distinguer d'une « géographie des cultures » – doit tenir compte de l'existence d'un certain nombre de représentations spatiales communément admises, dont il est possible de dégager une signification connotée, non dite, une sorte de message subliminal véhiculé souvent à l'insu même de leurs locuteurs, au moyen de figures de rhétorique qui relèvent généralement de la synecdoque. Je m'efforce ici d'en démasquer trois, en montrant qu'à des degrés divers, elles représentent un point de vue qu'un usage généralisé tend à imposer de manière hégémonique. Chacune de ces trois représentations peut être désignée par un signifiant géographique-clef, soit respectivement les îles, l'Amérique, la planète.

The culture of geography – to distinguish from « geography of cultures » – must take into account the existence of a number of commonly accepted spatial representations, from which it is possible to identify a connoted meaning not known, a sort of subliminal message conveyed often unknown even to their speakers, using figures of speech that generally belong to most often synecdoche. I am trying here to unmask three of them, showing that, to varying degrees, they represent a point of view that widespread use tends to impose. Each of these representations can be denoted by a key meaning geographically, respectively the islands, America, the planet.

INDEX

Mots-clés : culture, géographie, représentation, connotation, rhétorique, synecdoque, île, planète

Index géographique : Amérique

Keywords : geography, rhetoric, synecdoche, island, America, planet

AUTEUR

ANDRÉ MÉTRAL

Lycée du paysage et de l'environnement
ministère de l'Agriculture, Lyon-Dardilly
andremetral@orange.fr